

LEBLOND N° 330

LA REINE

DÉVOILÉE.

Dis les malheurs du peuple, & les fautes des princes.
Volt.

1789.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

PRÉFACE.

La personne qui a recueilli ces lettres & qui les publie, a commencé par être mise dans la confidence des intrigues qu'on va lire ; elle a fini ensuite par être la victime du pouvoir absolu dont elle avoit favorisé les vices. Telle est presque toujours la destinée des agens secrets des princes : on court de gros risques en ne les servant pas ; on en court de bien plus grands encore après les avoir servi. Aussi l'état le plus critique dans la vie, est-il celui d'un homme obligé de vivre à la cour. C'est le séjour d'un orage continuel ; la foudre y gronde sur toutes les têtes ; & la prudence même la plus consommée, n'y a pas de paratonnerre.

On demandera peut-être comment tant de lettres diverses ont pu se trouver dans un même porte-feuille. Le public doit être assez satisfait de les voir re-

cueillies, sans porter sa curiosité plus loin; qu'il lui suffise de savoir qu'elles ne sont pas le fruit de l'imagination, & que plusieurs originaux sont encore dans les mains de l'éditeur. Ces lettres pourront servir de supplément au mémoire de madame *de la Motte*, cette femme aussi célebre qu'intriguante, & aussi innocente que malheureuse. Sa justification eût pu être plus éclatante; mais on oublie quelquefois au sein des intrigues, les malheurs qui en sont souvent les suites; on vit dans la sécurité, & l'on égare, l'on déchire ou l'on brûle des pieces faites pour jeter un jour lumineux sur l'innocence des confidens des grands.

LETTRE

De la Reine à Madame de Polignac.

CE que nous craignions n'eſt que trop vrai, & j'en ſuis outrée. *L'homme rouge* (1) ignore ſans doute ce que peut une femme outragée, quand elle eſt puiſſante ; elle a le droit de tout frapper & de tout nier. Oui, ma chere, cet être qui ne ſait ni jouir, ni ſe taire, ce qui eſt le plus triſte état de l'homme, a fait les ducs de Lauzun & de Luxembourg, ſes confidens. Ceux-ci ſe ſont amuſés aux dépens de l'indiſcret ; & vous vous imaginez bien que les coups qu'on lui a porté m'ont un peu effleurée : ce ſera trois victimes au lieu d'une.

Ce que vous ſavez n'eſt pas encore obtenu, mais patience. Nous formons dans une heure cent projets & vingt parties de plaiſir ; il nous faut des mois entiers pour exécuter les uns, & des ſemaines pour préparer les autres. On a beaucoup juré (le Roi) hier au ſoir ; mais du nectar & quelques careſſes ont remis le calme ; on a tout promis ; le vieux comte (2) dans ſon inſouciance, ſourioit & ne contrarioit pas : c'eſt le ſeul rôle que j'aime à lui voir jouer. *Adieu.*

(1) Le cardinal de Rohan.

(2) M. de Maurepas.

LETTRE

De l'Abbé de Vermont, à l'Archevêque de Toulouse.

(M. de Brienne.)

JE ne perds rien de vue, Monseigneur ; la reconnoissance que je vous dois m'anime dans la carriere, & ma science dans les intrigues présente, est le présage que je remplirai ma course avec succès. Le cœur de la Reine m'est parfaitement connu ; je sais tous ses penchans ; je la suis dans tous ses goûts, & je saurai profiter de toutes ses foiblesses. Flatter les grands dans leurs défauts, & ne leur donner des avis que pour mieux favoriser leurs vices, c'est la route à la faveur, & l'acheminement à une confiance sans bornes. La Reine est une de ces femmes à passions fortes, & conséquemment susceptible de faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Née avec un attrait irrésistible au plaisir ; trop fiere pour n'être pas au-dessus de tout, ses desirs sont ses lois ; il faut la corrompre pour l'enchaîner ; vindicative à l'excès, il faut redouter son ressentiment ; bonne par amour-propre, plutôt que par caractere, elle accorde par orgueil, & punit par caprice. Elle n'a rien du climat d'Allemagne ; c'est un composé singulier de ce qui immortalisa Médicis & Messaline ; son trône est inébranlable ; la crédulité du Roi en est la base.

A ce tableau offert aux regards de la reconnoissance & de la discrétion, vous devez juger, monseigneur, que

le regne des favoris doit être fort court, & la chûte dangereuse. Aussi parle-t-on du renvoi de madame de Guéménée ; la disgrace de la niece refroidira sans doute l'intérêt qu'on porte à l'oncle ; & je ne doute point que le cardinal de Rohan n'abandonne le hardi projet de devenir premier ministre.

J'aurai soin de vous instruire de tout ce qui se passera ; & les occasions de vous citer à la Reine ne se présenteront point en vain.

BILLET

Du Baron de Planta (1) au Cardinal de Rohan.

JE me suis acquitté de la commission de M. le Cardinal ; ses desirs ne seront remplis qu'après demain au soir. Tout sera dans l'ordre le plus convenable ; ce seront les graces qui folâtreront avec Anacréon.

(1) Ce Baron a toujours été pour son Eminence, ce que Bonneau étoit pour Charles VII.

LETTRE

Du Cardinal de Rohan au Comte de Cagliostro.

VOus êtes bien plus heureux que moi, mon cher Comte ; vous méprisez trop la faveur pour craindre ses disgraces ; & vous connoissez trop son inconstance, pour vous fier jamais à ses caresses. Je suis depuis deux jours dans une inquiétude cruelle ; la Reine ne me paroît plus la même, & madame de la Motte me semble un peu refroidie. Le ton sérieux & imposant de la majesté qu'on prend avec moi, me jette dans les plus vives alarmes ; je n'ai plus que des idées tristes, & de noirs pressentimens ; je crains qu'un projet si bien conçu, si près de son exécution, ne soit sur le point de s'évanouir. O vous, à qui la science a ouvert toutes ses routes, & la nature tous ses secrets, (1) venez me dire si le bonheur est sur le bord d'un abyme, & si le pilote qui contemple le port, doit échouer, quand il a déjà un pied sur le ri-

(1) On ne répétera point ici cette multiplicité de circonstances où le cardinal a si bien montré son foible pour un être aussi original que Cagliostro. On remarquera seulement ce qu'on a pu dans des temps d'ignorance sur des femmeletes ou des esprits débiles, puisque dans un siecle de lumieres, il se trouve un homme instruit, un membre de l'académie française, adopter les chimeres d'un imposteur vagabond.

vage.

vage. Affermiſſez-moi, ô mon cher comte ! une ſaine philoſophie vous arma toujours contre les revers attachés aux deſtins des hommes ; inſpirez à mon ame abattue toute la force dont la vôtre eſt ſuſceptible ; nourriſſez de vos conſeils un cœur découragé par les circonſtances. Vous ſavez quel eſt l'uſage que je devois faire de la faveur ; ſes premiers regards ne devoient-ils pas ſe fixer ſur vous.

LETTRE

Du Comte de Caglioſtro au Cardinal de Rohan.

JE vous plains bien ſincérement, M. le Cardinal, & je deſire que vous ceſſiez d'être un peu plus homme. Vous vous perdez dans les eſpaces de l'ambition ; & perſonne n'eſt mieux fait que vous, pour connoître & ſuivre le ſentier du bonheur. Ce qui m'a toujours beaucoup étonné dans le monde, c'eſt cette manie de ſes partiſans à deſirer, lorſqu'ils ont à jouir, & à ſolliciter des riens, lorſqu'ils ont des poſſeſſions réelles. Vous ambitionnez un titre, en avez-vous beſoin ? Vous cherchez à être premier miniſtre à la Cour, & vous ſeriez un Dieu, ſi vous vouliez, dans votre évêché. Ah ! que Céſar penſoit juſte, lorſqu'il diſoit qu'il aimoit mieux être le premier dans un village, que le ſecond dans Rome. Il ſavoit que l'indépendance fait la félicité, & que cette indépendance ne ſe trouve jamais aux pieds du trône, ni dans le ſein des intrigues. Vous ne me paroiſſez, dans tous vos brillans

projets, qu'un esclave abusé qui, pour s'endormir sur sa servitude, ne cherche qu'à adorer la chaîne qui le lie. D'ailleurs, M. le Cardinal, & que ceci soit de vous à moi, connoissez-vous bien la lice où vous voulez entrer, & la carriere que vous desirez fournir? Avez-vous pesé les avantages de la place où vous aspirez? Sont-ils en raison de ses inconvéniens? A Dieu ne plaise, M. le Cardinal, que je sois prophête; mais je crains que votre plan d'élévation ne soit un acheminement à une chûte bien profonde. Vous êtes entouré de rivaux, & conséquemment d'ennemis; la Reine, ne vous abusez pas sur son compte, n'aura les yeux fixés sur vous que le temps du caprice; le charme détruit, on aura d'autant plus de motifs à vous éloigner, qu'on aura une espece de honte à vous voir. Il n'y a point d'êtres que les femmes traitent aussi cruellement que ceux qui ont été, & qui ne sont plus les témoins de leurs foiblesses. La Reine a d'ailleurs, dit-on, une passion plus forte que celle qu'on a pour les hommes; toutes les aspirantes à la faveur, seront autant d'obstacles à surmonter; & vous finirez par être la victime d'un sexe toujours plus adroit que nous. Je vais plus loin: redoutez une Reine qui s'écarte du devoir; elle ose tout, elle pourra tout. On lui connoît un caractere inégal, sans principes comme sans vertus; elle vous fera briller un jour, & son plaisir le lendemain sera de vous écraser. Croyez là-dessus un homme assez sage pour y bien voir, & un ami assez franc pour ne pas vous cacher la vérité.

LETTRE

De la Reine à l'Abbé de Vermont.

VOus irez ſur les cinq heures chez le jeune *Comte*, (1) vous lui direz qu'on l'attendra chez la *favorite* (2) juſqu'à ſept heures, que de-là on ſe rendra *incognito* au *palais d'Armide*, & que l'on eſpere que Renaud n'y aura jamais été plus tendre. Vous irez enſuite chez le Manchot (M. de Ségur,) & lui demanderez de ma part, l'expédition du congé dont je lui ai parlé. Que ſon premier ouvrier (M. de S. Paul) n'y apporte aucun retard ; je n'aime ni les réflexions ni les négligences.

LETTRE

De M. de Calonne à madame Jules de Polignac.

J'AI fait payer ce matin le *bon* ſigné du Roi ; je me féliciterois, ſi mon empreſſement à remplir les deſirs de la Reine, pouvoit lui être une preuve de mon dévouement. Je ſens parfaitement comme elle tout le ridicule de cette

(1) M. d'Artois.
(2) Madame Jules.

aſſemblée, à laquelle j'ai donné lieu ; (1) mais les eſprits fermentoient, & il falloit un égide reſpectable pour parer à tous les traits. Ils ne feront rien ſans nous, & nous ferons tout ſans eux. Ce ſont de grands reſſorts dont nous nous ſervirons pour faire jouer la grande machine. Que Sa Majeſté ne tremble donc point à l'aſpect de cet épouvantail formidable ; il faudra moins de temps pour le détruire, qu'il n'en a fallu pour l'établir. Il faut faſciner les yeux du Français ; & quand on ſait bien lui offrir l'illuſion, il croit tenir la réalité, & on eſt content.

LETTRE

De la Reine à Monſieur de Calonne.

FAITES tout votre poſſible, mettez tout en œuvre pour que l'emprunt ait lieu. Ayez le talent d'un bon peintre, variez vos couleurs, & embelliſſez même la laideur du tableau. La France a des reſſources, & la gêner pour un moment, n'eſt pas la perdre pour toujours. L'état eſt trop craintif, quand il s'agit d'augmenter les impôts ; c'eſt exciter à la mutinerie, plutôt que de porter à la ſubordination. Commandons avec fermeté, & l'on obéira ſans murmure. J'attends tout de vos ſoins ; eſpérez tout de mes bontés.

(1) L'Aſſemblée des Notables, ces grands acteurs d'une ſi petite ſcene, car qu'ont-ils fait ? Les choſes naiſſent quelquefois des mots. Notables en *anglais* ſignifie gens ns à rien.

LETTRE

De l'Abbé de Vermont à Monſieur de Brienne.

AVEC moins de connoiſſance & moins de génie que vous, Monſeigneur, j'ai peut-être ſur la cour une idée plus juſte que celle que vous pouvez en avoir vous-même. Les rôles qu'on y joue me ſont plus naturels; les particularités me ſont plus connues; eſprit profond, vous voyez tout en grand; moi plus ſouple, & plus à portée, j'entrevois les petits détails; & à la cour, les riens menent au tout. La faveur dans ce pays roule uniquement aujourd'hui ſur ſes deux pivots: les caprices multipliés de la Reine, & ſon empire preſque inconcevable ſur le Roi. Plus orgueilleuſe que ſenſible, plus voluptueuſe que tendre, elle veut goûter tous les plaiſirs, & diſpoſer de toutes les graces. Rien ne ſe fait que par elle ou par elle. Il eſt ſans doute dangereux de ſe livrer entiérement à ce ſingulier caractere; & une confiance aveugle pourroit entraîner bien des déſagrémens. Mais, comme la Reine a des deſirs ſans ceſſe renaiſſans, & qu'elle ne peut les ſatisfaire, qu'en ſe confiant la premiere, vu les entraves de l'étiquette, on eſt plus tranquille; on craint moins; ſes foibleſſes raſſurent ſes favoris; ils ſont preſque ſûrs que ſa faveur ſera ſtable; il ne s'agit que de lui perſuader qu'on eſt toujours utile à ſes projets & à ſes plaiſirs. Voilà pourquoi le Maréchal de Ségur a tenu pendant quelques années le porte-feuille de la guerre; c'eſt qu'eſclave continuel des volontés de la Reine, il ne

nommoit aux emplois que ſelon les caprices de ſa majeſté. Voilà pourquoi l'Evêque d'Autun a depuis ſi long-temps la feuille des bénéfices, c'eſt que la main de la Reine l'a toujours remplie. Voilà enfin pourquoi madame Jules eſt continuellement la favorite, c'eſt que cette ducheſſe de nouvelle date a parfaitement connu le foible de ſa maîtreſſe; qu'elle s'eſt pliée à ſes penchans bizarres, & que pour poſſéder ſon cœur, elle a participé à ſes vices.

Auſſi, Monſeigneur, ſi vous parvenez jamais au miniſtere, vons ne vous y ſoutiendrez qu'à force d'adreſſe, de fineſſe, tranchons le mot, qu'à force de baſſes complaiſances. La vertu rarement eſt ſur le trône; & ce ſont toujours les vices qui occupent les degrés. La Reine eſt très-portée en votre faveur, & je ne doute point que vous ne ſoyiez le premier choiſi pour être mis à la tête des affaires. Le Prince de Condé a deſiré être premier miniſtre; on a craint la loyauté attachée jadis à ce nom. Le Prince de Lambeſc a fait auſſi quelques efforts; on a pâli à l'aſpect des vertus de madame de Brionne, & le fils a été renvoyé à ſes écuries.

LETTRE

De la Reine à Madame de Polignac.

LE jeune Comte (1) veut abſolument qne nous allions demain à Bagatelle ; il faudra le contenter, qu'en penſez-vous ? Ce n'eſt pas tout à fait l'homme qu'il nous faut ; il eſt ou trop léger, ou trop retenu ; avec nous, les excès ſont toujours condamnables. Avez-vous oui parler du petit écuyer ? (2) Dites-moi tout ce que vous en aurez appris, je ſuis un peu capricieuſe, je m'intéreſſe encore à lui. Ne me diſiez-vous pas l'autre jour qu'en fait de bonheur, il falloit goûter tous les plaiſirs pour être heureuſe ? Ce ſyſtême me plaît & je veux m'y tenir. Notre projet a réuſſi ; l'Archevêque eſt miniſtre ; qu'il apprenne cette nouvelle par vous, ce ſera un motif de plus à la reconnoiſſance. J'ai vu hier le Duc de Bourgeonné ; (3) il fut froid & fade, je ne le connois guere qu'à ces traits.

(1) Le Comte d'Artois.

(2) Nous ignorons quel peut être ce petit écuyer ; eſt-ce un nom fictif pour exprimer un être réel ? nous n'en ſavons rien. Eſt-ce le Duc de Coigni dont la chronique a tant parlé ? nous n'oſerions l'aſſurer. C'eſt à madame de Polignac, l'honnête matrône de la cour, à nous donner la liſte des mignons du regne d'Antoinette.

(3) Le duc d'Orléans.

LETTRE

A M. le Cardinal de Rohan. (1)

C'EST ici, monſieur le cardinal, une mutation continuelle ; la chûte des uns eſt une élévation pour les autres. L'Archevêque de Toulouſe vient d'être nommé miniſtre ; & avec la ſoupleſſe dont vous le ſavez ſuſceptible, il eſt à préſumer qu'il tiendra long-temps le dé. Cette nomination ſort du cabinet de la Reine, & ce ſera ſans doute un nouveau Wampire pour l'état. Avec du génie, que perſonne ne lui refuſe, il fera peut-être de grandes ſottiſes, ce que tout le monde craint. On dit ici, car il faut que le français rie toujours, & qu'il mêle quelques plaiſanteries à ſes malheurs, on dit que les affaires n'en iront pas mieux, quoique le Miniſtre ſoit au régime.

On jetta, il y a deux jours, dans la chambre du Roi un dyſtique de la derniere force ; heureuſement le baron de Champloſt, premier valet de chambre, fut le ſouſtraire aux yeux de ſa majeſté. (2) Les libelles aujourd'hui cour-

(1) Nous ne connoiſſons pas l'auteur de cette lettre ; elle nous eſt tombée ſous la main ſans être ſignée ; il eſt cependant à préſumer qu'elle eſt de l'aumônier des Tuileries qui correſpondoit avec le Cardinal.

(2) Nous ſommes fâchés de n'avoir pas ici ce dyſtique ; mais en voici un autre qui dédommagera le lecteur.

Louis, ſi tu veux voir
Bâtard, cocu, putain,
Regarde ton miroir,
La Reine & le Dauphin.

rent

tent en France, comme les vaudevilles y couroient autrefois.

Votre disgrace, monseigneur, affecte toujours ici les ames sensibles, & vos amis ne cessent de soupirer après la fin de votre exil. Comme une histoire succede à l'autre, & que cette autre est remplacée par une troisieme, & ainsi successivement, on parle rarement aujourd'hui de la vôtre. Ceux qui ont eu l'honneur de vous approcher, & de mériter quelquefois votre confiance, gémissent que votre justification n'ait été qu'équivoque. Le respect pour la personne sacrée du Roi, la crainte de perdre une cause, quoique bonne, l'espérance encore peut-être d'intéresser une Reine inconstante, tout cela vous a retenu dans des bornes trop étroites; & l'histoire du collier sera pour la postérité un énigme dont le véritable mot ne sera peut-être pas connu. (1) A la place de votre éminence, & à l'aspect de la maniere vigoureuse dont on commençoit à traiter l'innocence accusée, bien des gens eussent eu des procédés bien différens. Dans l'hypothese du seul soupçon, vous ne pouviez être que victime, & votre sort actuel est la preuve de ce raisonnement. En jettant un jour lumineux sur la chose, le châtiment n'eût été guere plus cruel; & aux yeux de la France, vous eussiez été plus à plaindre. On vous menaçoit, dira-t-on; c'est fort bien, si vous eussiez été libre; mais enchaîné par le pouvoir absolu, mais condamné par l'opinion, que vous restoit-il à craindre? En menaçant à votre tour, vous eussiez peut-être prévenu l'orage & arrêté la foudre.

(1) Le dernier mémoire de madame de la Motte ne laisse plus de doute sur cette affaire, & il n'y a que ceux qui ne veulent pas lire qui n'y voient pas.

Vous aurez de la peine, Monseigneur, à reparoître jamais à la Cour ; votre coup est manqué, & par une suite naturelle du caractere des femmes, la Reine sera toujours une pierre d'achoppement à vos projets. Il faut donc faire tête au malheur qui vous opprime, & mépriser la faveur qui vous a fui. La vie privée d'un philosophe est plus calme que l'existence bruyante d'un grand seigneur : il vous reste encore des amis : est-il des malheurs qui ne s'adoucissent avec l'amitié !

LETTRE

De la Duchesse de Polignac, à M. le Comte de Vaudreuil.

Il s'est passé hier au soir entre la Reine & moi une scene assez désagréable, au sujet d'un mot lâché par Mde de Polastron ; vive & boudeuse, comme vous la connoissez, j'aurois pu craindre sa disgrace, si je ne savois plier son caractere, en me pliant moi-même à ses goûts. Ne vous l'ai-je pas toujours dit, que le talent de rester auprès d'elle, n'étoit que l'art d'arracher le secret de son cœur, & d'en être la dépositaire. Je ne suis pas aujourd'hui à m'appercevoir que la Reine me craint plus qu'elle ne m'aime ; mais elle a besoin de moi pour ses plaisirs, & en m'accordant sa confiance, je lui fais grace du motif. Le principal (1) a pris singuliérement avec elle ; & si avec l'esprit qu'il a, il joignoit encore de la tournure & de la vigueur, je ne doute point qu'il ne devînt tout à la fois le confident, l'amant & le ministre. Il vient d'ob-

(1) M. de Brienne, principal Ministre.

tenir l'archevêché de Sens, & le tendre & doucereux Fontanges le remplace à Toulouse. On ne cesse de parler de la convocation des États-généraux, & il est à présumer qu'elle aura lieu. Il ne s'en est fallu de rien mardi dernier que le Roi, au sortir de chez la Reine, n'envoyât promener son Parlement, chaque membre accompagné d'une lettre d'exil. Tout semble présager une révolution ; mais, comme vous l'avez dit souvent, c'est à ceux qui tiennent les cartes, à bien jouer en attendant.

Soyez un peu moins paresseux dorénavant, vous m'entendez. Adieu, vous savez ce que je vous suis.

LETTRE

De M. de Lamoignon, à M. de Brienne.

NOUS fîmes fort bien dans le dernier Conseil, d'engager le Roi à convoquer sa nation : il eût été dangereux pour nous d'agir autrement ; il est des circonstances où l'esprit doit se combattre lui-même, & où le cœur peut feindre ce qu'il ne sent pas. Mais quand, guidés par les mêmes principes, nous calculerons ensemble les résultats d'une Assemblée nationale, nous penserons sans doute différemment que nous n'avons parlé. En fait de législation nouvelle, il n'y a guere d'avantage que pour les siecles à venir : les peuples qui subissent la réforme y perdent toujours. Nos Parlemens qui sollicitent les États-généraux, n'y voient pas la fin de leur regne : le Roi qui les convoquera ne se doute pas qu'il remet en leurs mains son pouvoir ; & il ignore cette grande vérité politique, la base de la puissance absolue, que plus cette puissance se partage sur d'individus, plus elle diminue

ſur celui dont elle émane. Le corps miniſtériel, cette maſſe inébranlable, qui ſervoit de pivot à la machine du gouvernement, va être renverſée par cette convocation; & ces hommes, les conſeillers de leur maître, & les moteurs de tout, vont être ſubordonnés à une reddition de compte, qui rendra les ſecrétariats de l'état plus ennuyeux qu'agréables, & plus à charge qu'avantageux. Nous ne ſaurions trop nous arrêter ſur ces objets, ni trop prendre de moyens pour prévenir le coup, s'il eſt poſſible, ou pour l'éloigner, ſi les choſes ſont trop avancées, pour qu'on puiſſe les reculer. C'eſt donc à nous à donner à la convocation, une forme convenable à nos vues, & à faire enſorte que, dans le nombre des convoqués, le parti royaliſte ſoit prédominant au parti national.

S'il étoit un moyen pour s'oppoſer à une aſſemblée des États, il ſeroit toujours à propos de débuter par éblouir le public, en faſcinant ſes yeux par quelques grandes vues, ou quelques réformes éclatantes. C'eſt la conduite de la Reine, ce ſont ſes dépenſes exceſſives, c'eſt la publicité de ſes intrigues qui excitent par-tout le cri de la plainte, & le deſir d'une régénération. Il ſera toujours difficile de tranquilliſer la France, tant que les abus ſubſiſteront & ſeront connus: il ſeroit dangereux pour nous d'avouer que nous les connoiſſons, & de travailler à les détruire.

Nous ſommes entre deux feux: ayons aſſez de talent pour les entretenir & ne nous brûler à aucun. J'avoue que la poſition eſt critique; mais le peuple s'appaiſe auſſi facilement qu'il s'irrite; & en accordant tout à la Reine, nous pouvons exiger d'elle une réforme apparente; ôtons le grand reſſort de la roue, ſans ôter abſolument le mou-

vement ; une perſonne diſgraciée à la Cour, (1) a ſouvent fait croire que l'ordre alloit prendre la place du déſordre ; & la nation trompée par l'eſpérance du bonheur, eſt en effet la plus honteuſe. Nos intérêts ſont les mêmes, notre cauſe eſt commune ; & ce ſeroit peut-être nous perdre tous les deux, que de nous ſéparer.

BILLET

De la Reine, à l'Abbé de Vermont.

L'ABBE' de Vermont ſe rendra ſur le champ chez le Secrétaire de Paris (1), & lui demandera ſi l'ordre eſt expédié. En cas qu'il ne le fût pas, il me citera pour en preſſer l'expédition. De là il ſe rendra à l'abbaye, pour donner à M. d'Autun le Mémoire ci-joint & apoſtillé. Si par hazard le Duc (3) s'offroit à lui, il le battra à froid, répondra par équivoque, & cela pour cauſe. Demain il ſe trouvera au lever ordinaire.

(1) C'eſt de la ducheſſe Jules dont on parle ſans doute dans cette lettre. Ce qui nous le fait préſumer, c'eſt que M. de Brienne, M. de Lamoignon & madame de Polignac, ont été amis, confidens, rivaux & ennemis. Tel eſt le mot des Cours ; on ſe flatte, on s'embraſſe, on cabale, & l'on ſe déchire.

(2) M. de Bréteuil.

(3) M. de Coigni.

LETTRE

De M. de Crosne, à M. de Brienne.

TOUT est tranquille dans ce moment ; l'auteur des couplets est connu, arrêté & conduit à la bastille. Son procès-verbal, chez le Commissaire, a été soustrait, parce qu'il pouvoit compromettre. On a trouvé sur lui une fable qu'il destinoit sans doute à l'impression, & que je joins à ma Lettre. Vous concluez peut-être comme moi, que c'étoit une de ces têtes effervescentes payées par une cabale, & enhardies par l'impunité. Malheureusement cette espece d'esprits éphémeres ne pullule que trop dans la Capitale, & leur multiplicité les rassure. Vous pouvez cependant, Monseigneur, compter sur tout mon zele, comme sur le profond respect avec lequel je suis, &c. &c.

LETTRE

De M. de Busançois, à un de ses amis.

M. de Sarcefield doit avoir rendu compte à la Cour d'une scene singuliere du Prince de Vaudemont. Cet original, plus fait pour être muletier, que pour être à la tête d'un régiment, vient d'assommer à coups de canne une pauvre boulanger de cette ville, infirme & impotent, dont tout le crime a été de donner son pain à crédit aux brigadiers de Dragons de Lorraine. L'affaire a été d'abord mise au criminel ; mais quelques rouleaux l'ont

mise ensuite à l'amiable. Le Prince Lambesc & le Prince de Vaudemont sont détestés ; il n'y a que leur nom, la faveur & la parenté de la Reine qui les soutiennent. Ils n'ont, ni assez d'esprit pour être d'aimables roués, ni assez de probité pour être d'honnêtes gens. Ils sont craints, on les fuit, & on les hue ; voilà leur sort.

LETTRE

De M. de Calonne à l'Abbé de Calonne.

LES troubles qui regnent à la Cour ne me surprennent point ; la réputation éclatante de *M. Necker* ne m'en impose point ; mais il échouera comme tous les autres ; les ressources sont trop épuisées, les besoins trop multipliés, & les demandes de la Reine trop réitérées, pour qu'un homme, à la tête des finances de la France, puisse faire face à tout. Un ministre dans cette partie se trouvera toujours dans la cruelle alternative, ou de voir l'impossibilité de faire le bien, & de sauter s'il vouloit l'entreprendre, ou d'augmenter le déficit, s'il desire être toujours à la tête de cette grande partie de l'administration. Il n'y a absolument qu'une banqueroute qui puisse mettre l'État au niveau de ses affaires ; & il ne s'agit pas de discuter si ce parti est noble ou légitime, il suffit d'être persuadé qu'il est nécessité. Je regarde la France comme un corps gangrené dans presque toutes ses parties ; on craint d'opérer, parce qu'il y a trop d'amputations à faire ; le mal augmente, & le corps périt, lorsqu'on agite sa guérison. Sois sûrs, mon ami, que ce sera là le résultat des États-généraux ; la puissance royale d'abord y

perdra ; les Miniſtres y ſeront ſoupçonnés & point écoutés ; & Meſſieurs les députés des différentes provinces, commenceront par frémir à l'aſpect du gouffre qui va s'offrir à leurs yeux ; il diſputeront, analyſeront, projetteront, & ils finiront par déſeſpérer du ſalut de la France ; ainſi l'État, ſans éprouver un heureux changement, n'aura été que bouleverſé.

D'ailleurs le ſiecle où nous vivons eſt trop éclairé, pour qu'une Aſſemblée nationale produiſe de grands effets. Il y aura toujours plus de brillants projets que de bonnes vues ; & il eſt à craindre que les députés, élus par la cabale, appelés à cauſe de leur puiſſance, ou choiſis à cauſe de leur ſavoir, n'apportent plus d'ambition que de patriotiſme, & n'aient plus d'eſprit que de probité.

Quant à moi, je ſuis fort aiſe de juger le combat de loin : ceux qui m'ont ſoupçonné le deſir de retourner en France, ne me connoiſſent point encore ; ceux qui croient que je travaille décidément à obtenir mon rappel, ne me connoiſſent point du tout.

Ma juſtification, comme tu ſais, ne feroit pas difficile à prouver ; mais j'aime encore mieux garder le ſilence ; ma condeſcendance aux caprices de la Reine, ma facilité à lui prodiguer des reſſources dont elle abuſoit, ſont des faits connus, & qu'on ne pardonne jamais à un Miniſtre diſgracié.

Je vis ici tranquille, ſous la ſauve-garde d'un peuple libre. Pourquoi chercherois-je à retourner dans un pays où les hommes ſont condamnés ſans être entendus, & proſcrits ſans ſavoir pourquoi ? La France touche à une révolution, & ceux dont elle croit avoir droit de ſe plaindre, ſont fort bien de s'éloigner d'elle.

LETTRE

LETTRE

De Madame de Polignac à la Reine.

J'AI beaucoup réfléchi ſur notre derniere converſation, & le but de mes réflexions eſt de penſer comme votre Majeſté, que *M. Necker* n'eſt point du tout l'homme qui convient. Il dérange dans le Conſeil, ce que nous avons fait dans le boudoir ; & comme le diſoit joliment l'abbé de Vermont, c'eſt la prudence aux priſes avec la volupté. Toute la France s'applaudit de le voir à la tête des finances, & il feroit peut-être dangereux par-là de travailler à ſa diſgrace. Mais M. de Breteuil ne nous a-t-il pas dit que *M. Necker*, quelqu'indifférence qu'il montrât toujours pour la faveur, n'y étoit cependant pas tout-à-fait inſenſible ? en lui faiſant entrevoir une chûte, nous pourrions le faire condeſcendre à nos vues, & obtenir en détail ce qu'il n'oſeroit peut-être accorder en gros (1).

La jeune Comteſſe étoit hier de l'humeur dont vous la connoiſſez ; elle fut poliſſonne à l'excès, & le plaiſir n'a jamais mieux paru ſa divinité. Le Bailli (2) confident

(1) Elle avoit une eſpece de raiſon ; *M. Necker* craignant que cette favorite ne le délogeât, a conſenti plus d'une fois à ce que la Reine lui fît des dons conſidérables, témoin celui de plus de 1,000,000 qui lui fut fait en dédommagement du Duché de Mayenne qu'on lui avoit fait eſpérer.

(2) Le Bailli de Cruſſol.

patelin, fourioit en hypocrite aux élans de la Princeffe. Vous favez que ce n'eft pas l'homme que j'aime ; c'eft ma bête d'averfion ; il eft parmi les Seigneurs de la Cour, ce qu'un tartuffe feroit chez des Moines. Mais, que voulez-vous ; je n'étois pas auprès de votre Majefté, & il étoit naturel que je m'ennuyaffe.

LETTRE

De M. de Brienne à M. de Lamoignon.

MES projets ont un peu varié depuis notre derniere entrevue ; j'y ai fait quelques changemens, que des circonftances imprévues ont néceffité. Le fond eft toujours le même, & je vous attends pour mieux vous éclaircir la chofe. Ne fortons cependant pas de notre premier principe ; roidiffons-nous de plus en plus contre un corps plus bavard qu'éclairé, & que je regarde comme à l'agonie. (1) Ce coloffe tombé, le champ de bataille nous appartient, & la victoire eft à nous. J'ai toujours regardé la révolution de M. de Maupeou, comme un chef-d'œuvre de fermeté & de génie ; & je fuis étonné que M. de Maurepas, infouciant à l'excès, ait redonné par le rappel des Parlemens, tant de morgue à ces compagnies. Il a, felon mon opinion, plus fait de mal en réhabilitant,

(1) Les Parlemens avoient deux grands ennemis dans MM. de Brienne & Lamoignon ; & fi ces deux célebres intriguans euffent eu le talent de fe faire aimer des provinces, ils feroient venus à bout de tout changer en France, fans le fecours des Etats-Généraux, & en dépit des parlemens.

que l'autre n'en avoit fait en détruiſant. C'eſt un grand vice en adminiſtration, que de refaire ce qu'on a défait; eût-on fait des ſottiſes, c'eſt ſouvent une ſageſſe que de n'en pas revenir.

LETTRE

Du Comte de Montmorin au Garde des Sceaux.
(M. de Lamoignon.)

LA retraite de M. de Brienne, a été pour leurs Majeſtés, plutôt un acte néceſſaire qu'une choſe agréable. La criſe étoit forte; on crioit de tous les côtés; &, dans un tumulte général, c'eſt une prudence du légiſlateur de faire quelquefois des ſacrifices. L'Archevêque de Sens ſort du miniſtere avec toute la confiance du Roi, & tout le regret de la Reine: je ne doute point de ſon rappel, ſi l'on vient à bout de punir ou de diſſiper les mécontens. Il eſt peu de Miniſtres qui ſe ſoient emparés de l'eſprit de leur maître, au point dont M. l'Archevêque s'étoit emparé de celui du Roi. Dans un ſiecle moins effervefcent, dans ces temps où le pouvoir miniſtériel trouvoit peu de réſiſtance, il eſt à préſumer que le regne de M. de Brienne eût été auſſi long que brillant; il eût marché ſur les traces des *Richelieu* & des *Mazarin*, & leur égal en génie: ſa gloire eût peut-être ſurpaſſé la leur. Mair nous ne touchons plus à ces époques où l'homme reſſerré par la crainte, & enchaîné par le deſpotiſme, ſubiſſoit en eſclave ſoumis, le joug du pouvoir abſolu. Les ſciences ont amené l'indépendance, & de l'indépendance, eſt né le cri général de la liberté. Vous verrez même plus; l'abus du raiſonnement fera douter de la néceſſité des puiſſances;

il viendra une espece d'anarchie où chacun voudra régler l'administration, & l'homme ne sera trop éclairé sur ses droits, que pour mieux enfreindre ses devoirs (1).

L'Archevêque fixera son séjour à Brienne ; & s'il prévoyoit que les choses dussent prendre une tournure inquiétante, je crois que ses projets sont alors de passer en Italie. Il est à craindre que cette chûte n'en entraîne d'autres : les branches suivent ordinairement le tronc. Vous aviez dans vos vues trop de préjugés à fronder, de trop fortes impressions à détruire, trop de grands partis à combattre, pour vous assurer la victoire. Dans des changemens considérables d'administration, il faut toujours des victimes ; & c'est souvent alors l'histoire de Samson, on s'ensévelit soi-même sous les débris de la colonne qu'on a renversée.

(1) Ceci est une prophétie dont l'accomplissement n'a pas tardé, & jamais M. de Montmorin ne se seroit cru aussi bon prophete. C'est une chose tout à la fois alarmante & pitoyable, que de voir au fond des Provinces, comme dans le sein de la Capitale, des gens qui, sans vertus, sans connoissances & sans mission, s'érigent en réformateurs, & jugent des ressorts des Etats, de la force ou de la foiblesse de la législation, avec une sécurité hardie, qui prouve jusqu'où peut aller le délire de l'esprit humain. Il n'existe pas aujourd'hui une classe de citoyens où il n'y ait de ces petits discoureurs qui marchent dans le dédale des lois avec plus de fermeté que Montesqieu.

LETTRE

Du principal Ministre à la Reine.

LES troubles du moment néceſſitent ma retraite ; je le ſens comme votre Majeſté. J'ai cherché dans tout ce que j'ai fait, les intérêts du Roi : voilà ma juſtification ; j'ai trouvé des oppoſans, voilà ma peine ; j'emporte l'eſtime de vos Majeſtés, & ma retraite n'eſt point une diſgrace : voilà ma gloire & ma conſolation.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c. &c.

LETTRE

De M. de Brienne au Garde des Sceaux.

NE vous abuſez pas ; vous ne tiendrez que le temps qu'il faudra pour vous trouver un ſucceſſeur ; prévenez le coup ; quittez un champ de bataille où vous êtes ſur le point d'être terraſſé. Nos ennemis ſont nombreux ; les cris trop puiſſans ; le Roi & ſon conſeil trop foibles. Avec toutes nos précautions, nous avons manqué le but ; il falloit plutôt abattre que réformer. C'étoit bien mon avis, je ſuis fâché qu'il n'ait pas prévalu. En réformant, nous devions toujours craindre ceux qui reſteroient ; en détruiſant abſolument tout, nous pouvions être tranquilles ; nous euſſions rebâti, & l'ouvrage eût été ſubordonné à l'ouvrier. Une révolution eſt manquée, quand elle n'eſt pas complette. Nous n'avons pas aſſez peſé enſemble tous les inconvéniens où nous jettoit un boulverſement

trop précipité ; *la Cour plénière*, ce tribunal fur lequel devoient fe pofer toutes nos opérations, n'offroit pas affez de confiftance ; le projet nous parut beau, & nous l'adoptâmes. Nous perdîmes de vue le grand point dans un nouvel établiffement, qui eft de captiver, de gagner, & de mettre de fon côté, toutes les têtes fortes & bien organifées, dont l'adhéfion eft une fanction à la chofe, dont l'oppofition eft toujours un écueil aux grands deffeins. Le timbre dont nous voulions l'enrégiftrement, l'impôt territorial adjoint au timbre, étoient des changemens plus fins que bien fentis ; & l'exil du Parlement à Troyes ne fut qu'un demi coup d'autorité. Je vous le répete, quand on veut changer tout, il faut être ferme à l'excès, tout ofer, ou ne rien entreprendre.

Je peux m'adopter ce mot d'un grand à l'agonie : *J'ai fait un beau rêve ;* pour vous, M. le Garde des Sceaux, dormez long-temps, ou réveillez-vous bien vîte.

BILLET

De la Reine au principal Miniftre.

JE vois avec peine le départ de M. l'Archevêque de Sens ; l'abbé de Vermont eft chargé de lui dire combien fa retraite m'affecte. Trop prudent pour dévoiler bien des chofes, M. l'Archevêque fe retirera fans doute, avec cette difcrétion qui accompagne l'homme qui n'eft pas difgracié, & qui tient encore tant à la faveur.

AUTRE BILLET

De la Reine au même.

M. l'Archevêque de Sens sera octroyé dans sa demande ; M. de Brienne aura encore quelque temps le portefeuille de la guerre. C'est toujours avec plaisir que la Reine saisira l'occasion de témoigner ses bontés à M. l'Archevêque.

LETTRE

De l'Abbé de Vermont à un ami. (1)

MON existence vous paroît singuliere, & ma fortune inconcevable ; il n'y a cependant dans tout cela rien que de naturel. Un vent heureux me poussa à la Cour de France ; je fus d'abord étonné de m'y voir ; heureux après de m'y trouver, je cherchai les moyens de m'y

(1) Un ami ! l'abbé de Vermont est-il fait pour en avoir, & est-ce à l'être le plus vil & le plus méprisable, à inspirer le plus noble & le plus beau des sentimens ? La Reine a rougi plus d'une fois d'un homme dont le ministere sacré se prête sans cesse à des abominations ; car tel est l'empire de la vertu sur les cœurs même corrompus, on méprise au sein du vice ceux qui ont servi à nous applanir le chemin du vice même. L'abbé de Vermont est un de ces hommes nés pour la scélératesse ; il a toute la souplesse d'un esprit dangereux, toute l'effronterie d'un homme

ſoutenir ; & comme je vis que le meilleur gouvernail ſur cette mer orageuſe , étoit le timon de l'intrigue , je me livrai ſans réſerve à un métier pour lequel j'étois réellement fait. Je ſondai le caractere de la Princeſſe, à la perſonne de laquelle j'étois attaché; je m'apperçus ſans beaucoup de recherches, qu'on aimoit le plaiſir par deſſus tout ; & je travaillai à devenir le conducteur du char de la volupté. Qu'on a de droits à la confiance d'une jeune femme , lorſqu'on connoît le foible de ſon cœur , & qu'on oſe lui faire entrevoir cette connoiſſance ! Il n'y a point de milieu ; quand cette jeune femme eſt Reine , on eſt expulſé , ou l'on devient confident. C'eſt ce qui m'eſt arrivé. J'ai donné à la foibleſſe le nom de ſenſibilité ; j'ai ôté au devoir ſon trop de rigoriſme ; j'ai montré le plaiſir ſous une forme dont la vertu ne pouvoit pas s'offenſer, & il n'eſt alors que plus attrayant. On m'écoutoit avec ſatisfaction.... Le relâchement plaît tant à l'humanité ! D'homme agréable , je ſuis devenu confident utile ; je ſavois que la roſe eſt digne de tous les hommages ; j'ai ſoutenu le ſyſtême de la multiplicité des temples , & j'ai appuyé ſur l'agrément d'un grand nombre de ſacrificateurs. Croyez que cette morale fait toujours fortune auprès des femmes ; auſſi je ne me plains point de ma miſſion. Dépoſitaire des caprices du cœur , j'ai été conſeiller des affaires ; j'ai préſidé à l'élévation & à la chûte des Miniſtres ; je les flattois, ils

qui a levé le maſque : ce qu'il y a de plus horrible dans ſon caractere , c'eſt qu'il a employé la religion , c'eſt-à-dire , ce qu'il y a de plus auguſte ſur la terre , pour faciliter la dépravation des mœurs à la cour de France ; car il eſt même encore aujourd'hui le confident commode de toutes les intrigues.

me

me craignoient ; aujourd'hui ſeulement ma logique eſt en défaut ; M. *Necker* eſt un de ces individus dont l'eſpece eſt inconnue à la Cour ; & ce financier, avec une prochaine Aſſemblée de la nation, pourroit bien apporter du trouble dans un lieu où l'on ne ſuit depuis long-temps que le plaiſir.

FRAGMENT D'UNE LETTRE

Du Duc de Luxembourg. (1)

MALGRE' l'élection des députés des différens ordres, à laquelle on travaille inceſſamment, il eſt encore à préſumer que les États n'auront point lieu. Ce qui vous feroit pitié, c'eſt l'ignorance de nos gentilshommes provinciaux ; rien n'eſt ſi lourd, ſi entêté, ni ſi épais ; comparée à la nobleſſe de la Capitale, la nobleſſe des provinces eſt à deux cet ans de retard, quant au ton & aux connoiſſances. Si le choix de nos députés ne tombe pas ſur ce que nous appelons grands Seigneurs, il eſt à craindre que nous ne ſoyions culbutés par le Tiers-État, dont le nombre eſt prépondérant au nôtre, dont l'inſtruction eſt connue, & la plupart de leurs demandes légitimes. Auſſi faiſons-nous agir tout ce qui approche le Roi, &

(1) Parmi beaucoup de lettres indifférentes trouvées dans le porte feuille d'un officier général qui vient de mourir, s'eſt auſſi trouvé le fragment qu'on donne ici ; c'étoit une demi-feuille de papier à lettre d'où l'on avoit ſans doute ſouſtrait l'adreſſe. La ſignature du duc y étoit.

tout ce que la Reine peut fur lui, pour faire rompre le projet d'affembler la nation : on eft peut-être trop avancé pour reculer, voilà l'embarras ; il n'y auroit qu'un moyen, ce feroit de faire faire un fecond faut au Directeur des finances, voilà le difficile. On craint d'ailleurs que fi M. *Necker* étoit difgracié, & l'affemblée des États mife au néant, que les provinces ne fe foulevaffent ; & notre fort feroit encore alors plus critique. Attendons en patience les événemens ; cherchons à nous gagner les troupes ; ce point eft peut-être le plus effentiel ; car dans l'hypothefe du trouble, il n'eft plus d'efpérance pour la nobleffe, fi les troupes font pour le Tiers.

LETTRE

Du Supérieur de Saint-Lazare au Cardinal de Loménie.

J'APPLAUDIS au deffein que votre Éminence a formé de ne pas retourner fitôt en France, & d'en contempler de loin les orages. Les cris qui fe font entendre de toutes

Nota. On ne doit point être étonné de voir une correfpondance intime entre le général de Saint-Lazare & M. de Loménie. M. Cayla de la Garde a été choifi pour être à la tête de fa congrégation pendant que M. de Brienne étoit principal miniftre ; & la faveur a fans doute influé fur le généralat. M. Cayla étoit fupérieur du féminaire de Touloufe, & avoit été appelé à cette place par le Cardinal qui a été, comme on le fait, Archevêque de cette ville. Il eft inutile de remarquer ici combien les Lazariftes font méprifés, & combien ils font dignes de l'être. Ce font de vrais animaux régentant les hommes.

parts contre l'adminiſtration, la difficulté d'établir un nouveau régime, tout ſemble préſager une tempête furieuſe ; & bien des politiques, moins craintifs peut-être que clairvoyants, ne voyent dans la convocation des États que la perte de l'État même. Un remede appliqué trop tard, eſt plutôt le prélude de la mort, que l'avant-coureur de la guériſon.

Les cabales n'ont jamais été ni plus multipliées, ni plus actives ; celles des Princes eſt formidable, & M. *Necker* paroît être l'objet contre lequel elle dirige ſes forces, & fait jouer tous ſes reſſorts. Le Roi chaſſe, boit, & eſt mauſſade comme à l'ordinaire ; les intrigues de la Reine vont leur train ; *Monſieur* parle politique par orgueil, & littérature par petiteſſe. Le Comte d'Artois ſe rit de tout, jure & s'amuſe ; le Duc d'Orléans, hypocrite pour l'inſtant, cherche à faire oublier qu'il à été le Duc de Chartres ; le Prince de Condé ſacrifie tout à la faveur qu'il n'a point, & fonde ſa gloire ſur le métier des armes qu'il ne connoît guere ; le Duc de Bourbon eſt aſſez indifférent à tout, n'aime ni ſa femme, ni ſes maîtreſſes ; le Prince de Conti pleure la fin du regne de Louis XV, & cede au torrent qui l'entraîne. Voilà les Princes ; ils ſont aſſez ce que vous les avez connus. Si vous joignez à ce tableau la famille de Polignac qui commence à redouter ſa haute fortune, le Prince Lambeſc qui veut être autre choſe qu'un Écuyer, les Noailles qui s'attachent encore à quelques branches de l'arbre de la faveur, M. de Broglio qu'on careſſe, parce qu'on peut avoir beſoin de lui, & les Coigni, parce qu'ils tiennent de fort près, dit-on, à la couronne (1), vous aurez

(1) Quand il ſeroit vrai que la Reine ſe fut écartée de ſes devoirs, & que le Duc de Coigni eut quelque part à

presque tous les moteurs & les premiers agens de la grande cabale. Dans tout cela, c'est toujours l'ancien principe ; on est réuni, mais on ne tire pas au même but. Chaque Prince a ses vues particulieres, & ses créatures de prédilection ; *Madame* & Madame Comtesse d'Artois seroient très-fâchées que les plaintes sur la Reine cessassent ; la Reine de son côté voudroit voir ses deux belles sœurs au diable ; & la France, plus juste, les y envoye toutes trois. Le plus beau rôle, dans la comédie présente, est celui de M. *Necker* ; il est seulement à craindre pour sa tranquillité, que ses vues & ses connoissances restent en arriere de sa réputation ; l'on attend trop de lui pour qu'il satisfasse. Les autres Ministres sont ce qu'ils étoient sous vous, des roues secondaires & subordonnées à la principale roue de la machine, & c'est M. *Necker* qui est cette premiere roue. Les Provinces sont dans cette fermentation dangereuse qui naît de l'espérance d'un nouveau changement. On projette, on discute, & l'on s'entretient déjà des sujets des doléances qu'on doit faire à l'Assemblée de la nation. Il n'y a pas de villes, de bourgs, de villages, de hameaux même où l'on ne se réunisse pour travailler, dit-on, de concert à la régénération future. Tout ce qu'on fait n'est qu'une vraie licence en législation ; & le peuple qui prend le gros des choses, sans en saisir

la naissance du premier Dauphin, & du second peut-être, est-ce donc à un Lazariste de tirer le voile sur ces mysteres, & de mettre en doute la vertu de sa souveraine ? La congrégation de Saint-Lazare a commencé depuis long-temps à adopter le systême de la société de Jesus ; elle a les mêmes vices ; mais elle n'a pas le même génie pour s'initier dans les affaires du gouvernement, ni la même adresse pour cacher son ambition & ses désordres.

le fonds, finira par ſe moquer de la loi, ou par la faire, s'il eſt le plus fort. Quant à l'égliſe, elle ne doit s'attendre qu'à une révolution éclatante, & à une réforme générale ; le ſiecle eſt trop éclairé pour qu'on ſoit plus long-temps nos dupes ; vous verrez l'ordre eccléſiaſtique ſubir le joug qu'il n'a que trop fait porter lui-même. Le déſordre eſt déjà parmi nous ; les Évêques ont autant d'oppoſants qu'ils ont de Curés dans leur dioceſe ; on aura pas beſoin de les écraſer, ils s'écraſeront entr'eux.

On ſoupçonner de Marbeuf ſur le point d'abandonner la feuille ; M. de Roquelaure y a des prétentions, & ce ſera la main de la Reine qui la lui donnera. C'eſt elle qui fait encore tout, & ſon aſcendant ſur le Roi annonce de la durée. Ce Prince dont le phyſique eſt lourd, & l'intellectuel foible, n'a point de ces paſſions vives qui engagent à la variété, c'eſt un de ces bons maris bourgeois, ſa femme ſera toujours la maîtreſſe.

Je ne perdrai, Monſeigneur, aucune occaſion de prouver à votre Eminence mon attachement & mon reſpect, en cédant à ſes déſirs, & lui faiſant part de ce qui ſe paſſe. Elle peut compter ſur l'exactitude de mon zele, comme ſur la ſincérité de mes ſentiments.

LETTRE

De Madame la Comtesse de Valois de la Motte, à l'Abbé de Vermont. (1)

L'ÉPOQUE où les États-généraux s'assembleront, sera sans doute aussi celle où l'innocence fera entendre sa voix, & rendra publique sa justification. Vous devez savoir, Monsieur, combien peu je suis coupable ; & la Reine doit tout craindre d'une infortunée qu'elle a laissé livrer à l'infamie, & qui ne peut plus exister qu'en prouvant à l'Europe entiere qu'elle n'est pas indigne de la vie. Vous voudrez bien communiquer cette Lettre à sa Majesté ; il est des moyens qu'elle peut prendre pour me rappeler sans se compromettre, & sans affoiblir ma justification (2). Ce ne sera qu'avec peine & à la derniere extrêmité, que je déchirerai le voile,

(1) Cette lettre dont on produiroit l'original, si on vouloit, auroit dû se trouver dans le dernier mémoire de madame de là Motte ; il n'y avoit pas si long-temps qu'elle l'avoit écrite, pour en avoir oublié le contenu, puisqu'on travailloit audit mémoire pendant qu'elle parvenoit à son adresse.

(2) Il eut été un peu difficile de justifier madame de la Motte, sans compromettre la Reine ; car l'innocence de l'une reconnue, mettoit au jour & certifioit le crime de l'autre. Il est au moins étonnant qu'on n'ait pas appaisé cette histoire dans son principe, & qu'on ait préféré instruire l'Europe entiere d'un fait qui prouvera à jamais combien la Reine a été peu délicate, & le Cardinal de Rohan peu rusé.

& que j'éclerai le France sur un crime dont l'innocence seule a porté la peine. J'attends votre réponse avec toute l'impatience possible.

LETTRE

Du Cardinal de Loménie à M. de Marbeuf, Archevêque de Lion.

JE n'ai jamais été partisan des États-généraux, vous le savez. Cette révolution sera l'époque d'une dissention dans les trois Ordres, & d'un trouble sans remede dans tout l'État. Le dernier systême de *M. Necker*, comme tout ce qu'il a fait, porte une empreinte de vérité & de justice; mais un sophisme bien présenté, touche quelque fois de si près a une bonne logique, qu'on doit toujours craindre d'adopter un raisonnement, sans en avoir bien discuté toutes les conséquences. *M. Necker* accorde au Tiers-État un nombre de députés égal à celui des deux autres ordres : sur quoi fonde-t-il l'équité de cette prépondérance ? Est-ce en raison des individus ? Il est alors encore en arriere ; car le Tiers est au moins aux deux autres ordres, ce que douze est à un. Est-ce en raison des hommes instruits & faits pour discuter les intérêts de la nation ? *M. Necker* seroit peut-être fort embarrassé pour prouver que le Tiers en fait plus que la noblesse, & la noblesse plus que le clergé. Cette prépondérance du Tiers pourroit paroître une égalité, si les deux autres ordres n'en faisoient qu'un ; mais M. le Directeur-général des finances n'ignoroit pas que la noblesse & le clergé sont deux, & que leurs intérêts sont bien différents.

Vous verrez, n'en doutez point, les plus grands débats possibles dans cette Assemblée de la nation; & je ne serois point surpris qu'il en naquit le désordre & l'anarchie, plutôt que l'arrangement & l'union. J'ai souvent dit au Roi : ne paroissez pas éloigné de convoquer vos sujets ; mais retardez cette convocation le plus long-temps que vous pourrez ; votre autorité ne peut qu'y perdre beaucoup, & votre royaume qu'y gagner fort peu.

Je ne sais comment s'arrange la Reine de tous ces nouveaux projets ; sa sécurité doit en être alarmée, & son empire doit en frémir. Tout va prendre une nouvelle face ; & la faveur va subir une interruption. Espérons que les choses iront bien ; ce seroit un double malheur que de s'en faire un d'avance.

Post scriptum. C'est aux Evêques à se conduire de façon à inspirer la confiance, & à fixer sur leur personne, le choix de la députation ; car si le haut clergé ne fait pas cause commune avec celui du second ordre, il ne que peu d'efforts pour accabler l'église, elle se détruira elle-même.

LETTRE

De la Duchesse de Polignac, à l'Abbé de Vermont.

JE suis lasse, mon cher Abbé, du rôle que je joue ; les propos du public m'affectent, & vous savez combien on en tient sur moi. On me croit motrice de toutes les affaires, & je ne suis qu'une foible agente des plaisirs. Je voudrois bien me retirer, mais je voudrois que ce fut

avec

avec avantage & avec gloire. (1) Vous connoiſſez mon caractere ; je ſuis née trop inſouciante pour me plaire long-temps aux intrigues, & il m'a fallu d'auſſi puiſſants motifs que ceux de l'amour-propre & de l'ambition, pour y tenir juſqu'ici. Je ſuis ennuyée, mon cher Abbé, je ſuis ennuyée, voilà le mot. Je ſuis accablée de ſolliciteurs qui me tourmentent, & qui, par une cruelle reconnoiſſance, me font avaler l'encens d'une maniere à m'étouffer. Que voulez-vous que je faſſe? Mes amis me font craindre un temps où la Reine fatiguée de moi, & moi d'elle, je ſerai forcée à une diſgrace toujours humiliante, quelqu'indifférence qu'on ait pour la faveur. Ce n'eſt pas une petite affaire que de plaire continuellement à la Reine ; vous ſavez combien il eſt difficile de ſe prêter à tous ſes goûts, d'eſſuyer toutes ſes vivacités, d'appaiſer ſon imagination brûlante, & de la fixer ſur un plaiſir, elle qui voudroit les paſſer tous en revue, & le même inſtant. Elle eſt brouillée avec le jeune Comte, & c'eſt moi qui eſſuye tout le déſagrément de cette petite querelle. Soit indifférence, ou l'effet de la réfléxion, ce Prince eſt froid à l'excès, & ne profite que foiblement des avances qu'on lui fait ; il eſt en partie cauſe que la Reine a preſque toujours préféré les careſſes de ſon ſexe, aux agréments qu'elle cherchoit & qu'elle croyoit trouver chez les hommes. (2) Malgré

(1) L'avantage n'eſt que trop certain ; on ſait les différens dons que madame de Polignac a reçus de la Reine, & cela toujours aux dépens du pauvre peuple. Quant à la gloire, ſi c'en eſt une, que d'avoir été tour-à-tour tribade & maquerelle, madame la Ducheſſe peut y prétendre.

(2) Cet aveu de madame de Polignac à M. l'abbé de Vermont, feroit douter de la vérité de cette lettre, & paroîtroit auſſi incroyable qu'invraiſemblable, ſi on ne ſavoit

les différentes intrigues que vous connoiſſez, le premier foible du cœur a continuellement été pour le beau-frere ; mais on aime mieux ſe livrer à des voluptés moins gênantes, & embraſſer les charmants embarras d'une intrigue plus libre, & où les inconvénients ſont bien moins grands. Pour moi j'ambitionne auſſi un état plus libre que le mien ; je voudrois être à l'abri de tous les orages & de toutes les plaintes : dites-moi, mon cher Abbé, ce qu'il faut que je faſſe.

LETTRE

Du Comte D'Artois à Madame de Polignac.

IL n'y plus à balancer, Madame, il faut que nous l'emportions ſur cet original, (*M. Necker*) & qu'il nous ſoit encore ſacrifié. C'eſt un être que je ne puis ſentir, & dont la préſence me met dans une humeur aſſomante. Il faut que la Reine mette tout en uſage pour éloigner à jamais de la faveur un homme qui n'eſt pas fait pour la con-

pas que cet abbé, fait pour jouer tous les rôles, eſt fait auſſi pour entendre tout. Il a ſervi plus d'une fois à faciliter des rendez-vous, & à applanir le ſentier du plaiſir qui conduit toujours à celui du remords ; il en ſavoit autant que la Ducheſſe, ce qui juſtifie celle-ci du côté des bienſéances. Quand à ce qu'elle dit, il faudroit remonter très-haut, & ſavoir qu'une femme amoureuſe d'un homme qui pirouette au lieu de carreſſer, la déſole & lui fait ſouvent chercher le bonheur par des routes contraires. La Reine a aimé les femmes un peu par dépit, ſouvent par caprice toujours par tempéramment, voilà le fait.

noître, & dont le plan d'adminiſtration eſt de faire d'un Roi de France tout au plus un bon bourgeois. (1) Si on me promet de lui faire faire le ſaut, il n'y aura rien que je ne faſſe pour reconnoître tout le plaiſir qu'on m'aura fait.

LETTRE

De M. l'Abbé de Vermont au Cardinal de Loménie.

LEs États-généraux vont commencer, & les députés du royaume arrivent journellement. On les avoit reculé, ſous le prétexte que quelques Provinces étoient en retard pour la convocation ; mais de vous à moi, c'étoit dans l'eſpérance de trouver toujours quelques moyens pour les éloigner à jamais. Cette eſpérance n'étoit pas raiſonnée,

(1) Il eſt heureux pour la France, qu'un prince comme le Comte d'Artois, né vif, bouillant & impétueux, ſoit ſans principe & ſans acquit. On auroit eu tout à craindre d'un Prince inſtruit & ferme, & dont le caractere eut été marqué à des atrocités. Avec des talens, le Comte d'Artois eut été le prédicant de la tyrannie ; & le deſpotiſme lui auroit du ſon triomphe. On ſait avec quelle impudence il aborda une fois *M. Necker* qui alloit au Conſeil ; il le menaçoit du poing, en lui diſant : où vas-tu, gueux que tu es? Eſt-ce ta place au Conſeil, foutu bourgeois? tremble, tu ne périras jamais que par moi. Le Directeur des finances ne fit qu'un pas en arriere ; ſe tint droit, & gardant un ſilence majeſtueux, il entra dans la Chambre du Conſeil. Lequel de ces deux hommes étoit le Prince?

& la cabale devoit présumer que le ministere avoit trop fait de pas pour s'arrêter ; mais ici tout se trame malheureusement sans combinaison ; & le Roi à qui on a donné des craintes sur les suites de l'Assemblée de la nation, jure de ce qu'on lui a conseillé de dire oui, & de ce qu'on voudroit qu'il eut dit non aujourd'hui. Il paroît que le Tiers-État a dans le nombre de ses représentants, des hommes vraiment célebres ; & votre Eminence ne sera pas foiblement étonnée d'apprendre que la Commune d'Aix a mis le Comte de Mirabeau au rang de ses électeurs. Nous sommes tous dans l'attente des premiers événements ; le gros de la noblesse ne semble pas préparé à faire facilement le sacrifice de ses prérogatives ; pour le clergé, les verges s'apprêtent, & il doit craindre un fouet sanglant. Il n'y a aucune union parmi ses députés ; vous croiriez à les entendre, que les Evêques & leurs Curés sont payés pour se déchirer tour-à tour. Ce sont des hommes, je vous réponds, ni tolérants, ni indulgents, ni charitables ; ils donnent journellement ici la comédie, & les sifflets ne manquent pas.

Mon dernier entretien avec la Reine fut de deux heures ; & la question la plus agitée fut celle des finances qui manquent, & des plaisirs qui fuient, ce qui est une suite. Je lui conseillai une grande prudence pendant la tenue des Etats ; & je ne lui cachai pas qu'après les plaintes formées journellement, elle étoit forcée à cacher ses désirs & ses dépenses. Le pas étoit glissant ; mais j'accommodai le tout avec une morale si douce, & si peu faite pour effaroucher son cœur, qu'on me fut grace de l'avis. Ce n'est pas une petite chose que d'être le conseiller d'une tête couronnée.

LETTRE

Du Bailli de Cruſſol à Mgr. Comte d'Artois.

JE me ſerois rendu avec autant de plaiſir que d'empreſſement aux ordres de *votre Alteſſe Royale*, ſi une incommodité ne me forçoit à reſter encore quelques jours au temple. Je vous aurois engagé, Monſeigneur, à marcher d'un pas fort lent dans la nouvelle carriere qui s'ouvre à la France. Un Prince ne ſauroit trop être circonſpect quand il a la nation entiere pour témoin de ſes démarches; il faut dans tous les partis qu'on prend, & qui ſont oppoſés au parti général, uſer d'une diſſimulation qu'on puiſſe prendre pour de la franchiſe, & d'une prudence ſi ſimple en apparence, qu'on ne puiſſe pas ſoupçonner de diſſimulation. Les grands n'échouent ſouvent dans leurs projets, que parce qu'ils comptent trop ſur eux-mêmes, & que trop prévenus pour le ſuccès, ils éventent la méche avant que le feu y ſoit. Sur-tout, Monſeigneur, ne donnez point tête baiſſée, dans ces cabales dont les deſſeins ont plus de faux brillants que de vrais avantages. Craignez des gens qui ne vous feroient agir que pour vous laiſſer ſeul ſur la place, ſi l'ennemi en approchoit. J'adopte volontiers le ſyſtême de ceux qui en ſe liant à tout, ont l'art de faire un nœud coulant, & l'adreſſe de ſe débarraſſer, en ne tenant plus à rien. On ignore encore quel ton prendront les États-généraux; attendons à les voir marcher; & ſi leur route contrarioit la nôtre, nous jugerions alors quels ſeroient les moyens les plus ſûrs pour n'être pas dupes. On eſt bien foible, quand on veut attaquer une armée dont on ne connoît encore ni les généraux, ni les

ni les soldats ; mais on peut se défendre quand les forces de nos ennemis sont connues, ou bien l'on ne se mesure pas. Croyez, Monseigneur, que c'est là le sentier qu'il faut suivre dans le cahos des affaires du moment. Ces réfléxions vous sont dictées par l'homme le plus dévoué à votre personne.

LETTRE

De Madame de Polignac au duc de Polignac.

Je vous attendois ce matin, & vous auriez dû arriver ; vous savez que le retard d'un seul jour m'afflige & m'inquiéte. Les jours ne se ressemblent pas ; je suis triste aujourd'hui, & hier je fus de la plus grande gaieté du monde. La Reine & moi, en allant à la messe, nous nous amusâmes à porter nos regards sur un grand nombre de députés : des figures nouvelles sont toujours faites pour intéresser à la Cour. En passant dans la galerie, un homme du Tiers fixa particulierement notre attention ; il avoit un visage mâle & noble, une taille nerveuse, quoique élancée : la Reine sourit en me regardant, & me dit à l'oreille : la noblesse n'y fait rien ; ces gens-là sont quelquefois mieux pourvus que les autres, que vous en semble ? Je souris à mon tour, & nous convinmes de bonne fois mutuellement que de pareils députés dans un conseil de femmes, auroient bientôt gagné leur cause. Riez de cette scene, parce que vous devez en rire ; tant pis pour vous, si vous vous en fâchez.

BILLET

De la Reine, à madame de Polignac.

QUE votre cabriolet & ſon cocher ordinaire ſoient prêts ſur les cinq heures ; (1) on y montera au lieu où l'on a coutume, & nous deſcendrons près la *muette*, dans cette allée où mon cœur s'eſt épanché plus d'une fois dans le vôtre, & où je ſuis venue quelquefois troquer ma couronne pour une roſe.

LETTRE

De l'Abbé Mauri à l'Abbé de Vermont.

CELA ne commence pas mal ; il y a déjà de la déſunion dans les trois Ordres, avaut même leur réunion. Il faut que les partiſans du projet de la *déconvocation* continuent à faire naître de nouvelles difficultés, & à aigrir les eſprits par de nouveaux ſarcaſmes. Quand le trouble ſera bien établi, le Roi aura alors un droit légitime pour défaire ce qu'il a fait. Entendez-vous, ou allez-vous-en, leur pourra-t-on dire ; & comme on trouvera toujours des

(1) Ce n'eſt pas la premiere fois que la voiture de la Ducheſſe Jules a conduit Sa Majeſté *incugnito* dans ces réduits charmans, où les plus doux têtes à têtes, & les libertés les plus gaies, remplaçoient l'ennui des tabourets & les embarras de l'étiquette.

moyens pour empêcher qu'on ne s'entende, il faudra bien qu'on se sépare. Prenez les choses du côté que vous voudrez, envisagez-les sous le point de vue qui vous séduira le plus, vous concluerez toujours qu'il n'y a qu'un seul motif qui puisse excuser la dissolution des États-généraux, l'impossibilité de raprocher les trois Ordres. Aussi le parti ministériel, fondé à craindre que l'Assemblée de la nation ne limite la puissance royale, doit-il tout employer pour fomenter un désordre qui puisse faire désirer la permanence de l'ancien régime. On ne pourra jamais dissoudre les États qu'en prouvant leur inutilité ; & cette inutilité n'a point de plus forte preuve que leur désunion. Voilà ma façon de penser. (1).

(1) L'inconséquence est l'apanage du français. On désiroit les Etats-généraux ; c'étoit le seul moyen, disoit-on, de sauver le royaume ; à peine les représentans de la nation sont-ils élus, qu'on redoute de trop grands changemens, & qu'on appréhende d'être pire. Ce qu'il y a de certain & d'inconcevable, c'est qu'on se soit aveuglé dans sa propre cause, & que des hommes royalistes par sentiment, comme par état, ayent été les premiers à engager le roi à convoquer la nation. Ceux-là s'écartoient de leurs principes, & voilà l'inconséquence. Ils ont voulu revenir sur leurs pas, il n'étoit plus temps. Qu'ils s'en fussent tenu là, le mal n'étoit pas encore bien grand. Mais ne pouvant changer les choses, ils ont cherché à détruire les hommes, voilà l'horreur & le sujet de l'indignation publique.

BILLET

BILLET

De la Reine à madame la ducheſſe Jules.

VENEZ auſſi-tôt la réception de ce billet, ne tardez pas, venez bien vîte, je vous le répete. Vous ſavez ſur quoi je compte; le plaiſir ne ſera peut-être pas auſſi étendu que je l'eſpere; voilà le mal. Je voudrois que les femmes euſſent le ſort des papillons; qu'elles puſſent voltiger ſur toutes les fleurs, & qu'elles n'euſſent point à rougir de les avoir ſucé toutes. Vous n'êtes pas encore rendue; venez donc, je m'ennuie à vous attendre.

LETTRE

De la même à la même.

QUE voulez-vous que je diſe à tout ce que vous m'avez appris? croyez-vous que ce Mémoire (1) faſſe impreſſion, & quand cela ſeroit, quel mal pourroit-il en

(1) Ce mémoire eſt le dernier qu'a fait paroître madame de la Motte; cette lettre eſt conſéquemment mal placée, parce qu'elle précede des faits qui lui ſont antérieurs. Mais comme cet ouvrage a été fait à meſure qu'on trouvoit des matériaux, nous avons été obligés de déplacer quelques lettres; on imprimoit d'abord celles qu'on avoit; il nous en eſt enſuite tombé entre les mains, & nous avons préféré le déplacement à la ſouſtraction.

résulter ? est-il bien écrit par elle-même, & les choses y sont-elle détaillées comme vous savez qu'elles se sont passées ? Au reste, qu'est-ce que cela nous fait ? Je ne suis fâchée que d'une chose, c'est qu'on n'ait pas encore pu remplir mon desir, en soustrayant à la vie une femme que je dois détester.

J'aurois bien voulu être grosse pendant la tenue des États ; l'abbé (*M. de Vermont*) me l'avoit bien conseillé ; c'étoit, disoit-il, le moyen d'intéresser les François, que de paroître devant eux le Dauphin à la main, & avec les marques qui présagent une nouvelle maternité. Comment faire ? Vous savez l'impossibilité d'un côté, & les difficultés de l'autre. Que vous seriez aimable & savante, si vous aviez le talent de pourvoir à tout selon mes vues ! Songeons sur-tout au succès de la grande chose (1)

LETTRE

Du Maréchal de Broglio au Prince de Condé.

MONSEIGNEUR,

JE l'avois toujours prévu, & je l'ai dit une fois à *votre Altesse*, que la plupart des députés nationaux feroient des loups affamés, qui, las de pousser des hurlemens, cher-

(1) Cette phrase a quelque rapport, ce semble, au projet qu'ont eu les principaux aristocrates, d'écraser tout pour tout pour tout gouverner. D'autres lettres donneront sur cette horrible trame de plus amples détails.

cheroient une victime, & que cette victime feroit la haute nobleffe. On fapera le clergé jufques dans fes fondemens, parce qu'on le méprife ; on cherchera à nous déprivilégier, parce qu'on nous craint. Vous verrez s'élever fous l'ombre de la liberté une hydre terrible qui nous attaquera; & il eft à craindre que nous ne foyions pas des Alcides pour la combatttre. Le tiers eft d'autant plus fort, qu'on lui a d'abord plus accordé ; il fe fonde fur des droits qu'il avoit perdu de vue, & qu'il rappelle ; fon grand nombre le raffure ; & nous ne faifons pas ce qu'il faut pour l'épouvanter & le décourager. Avec cinquante mille hommes, je me chargerois volontiers de diffiper tous ces beaux efprits qui calculent leurs prétentions, & cette foule d'imbéçilles qui écoutent, applaudiffent & encouragent. Une falve de canons, ou une décharge de coups de fufils auroit bientôt difperfé ces argumentateurs, & remis la puiffance abfolue qui s'éteint, à la place de cet efprit républicain qui fe forme. Mais il ne faut pas s'endormir au fein des dangers ; il faut que des hommes entendus, fermes, fûrs & en petit nombre, travaillent à la révolution, & fe chargent de l'exécuter. Jamais confpiration ne fut plus utile ; je dirai fur cela de vive voix à *votre Alteffe* des chofes fortes, vraies & fenties.

LETTRE

De la Reine au Comte d'Artois.

JE ferai, fur ce que vous m'avez dit, tout ce que vous voudrez. Mon plaifir eft le vôtre, & votre façon de penfer influe fur la mienne, pour que vous trouviez chez moi de la contradiction à vos deffeins. Quant au chef ; (*le Roi*)

ſoyez tranquille ; nous en ferons ce que nous voudrons, & nous le menerons comme à l'ordinaire. Je n'aime pas aſſez les Français pour m'oppoſer aux coups qu'on leur prépare ; & l'on peut, ſans être une *Médicis*, ſe complaire un inſtant à les voir s'entredétruire. (1) Vous me direz ce qu'il faudra faire ; vous m'indiquerez les moyens, vous me marquerez les inſtans ; repoſez-vous ſur moi du ſuccès.

Si vous aviez de l'important à me communiquer, & que l'occaſion ne ſe préſentât pas aſſez vivement pour me le dire, écrivez ; mais ne remettez qu'aux mains ſeules de la favorite. (*madame Jules.*)

(1) Ces ſentimens ne doivent pas étonner ; cette Reine s'eſt expliquée là-deſſus plus d'une fois. Cette façon de voir, avec ſa maniere d'agir qui eſt connue, doit juſtifier ces ſtrophes d'une Ode qui a paru ſous le manteau, & qu'on attribue à M. de la Harpe, qu'on dit avoir été comblé de bienfaits par la Reine même. Mais ce n'eſt pas la premiere fois que cet académicien a exercé ſa verve contre ſes amis, ou ſes bienfaiteurs.

Monſtre échappé de Germanie,
Le déſaſtre de nos climats,
Juſqu'à quand contre ma patrie
Commettras-tu tes attentats ?
Approche, femme déteſtable,
Regarde l'abyme effroyable
Où tes crimes nous ont plongés !
Veux-tu donc, extrême en ta rage,
Pour conſommer ton digne ouvrage,
Nous voir l'un par l'autre égorgés ?

En vain je cherche en ma mémoire
Le nom des êtres abhorrés,

Je n'en trouve point dans l'hiſtoire
Que puiſſent t'être comparés.
Oui, je te crois, indigne Reine,
Plus prodigue que l'Egyptienne
Dont Marc-Antoine fut épris;
Plus orgueilleuſe qu'Agrippine,
Plus lubrique que Meſſaline,
Plus cruelle que Médicis.

LETTRE

D'un Inconnu à madame de Polignac.

IL eſt inutile de me nommer; cette lettre ne vous apprendra que trop qui je ſuis. Qui me l'eût dit, madame, que mon malheur prendroit ſa ſource dans ce qui me préſageoit le ſort le plus heureux. Je n'ai point été votre dupe, & je ne m'attendois pas à être votre victime. J'ai parfaitement reconnu la perſonne avec laquelle vous m'avez fait trouver; le ſilence & l'obſcurité ne m'ont point fait prendre le change. Son caractere (1) devoit vous répon-

(1) Une Reine qui choiſit un homme pour aſſouvir avec lui une ardeur de tempérament qui n'a point d'exemple, & qui ſacrifie enſuite cet homme dans la crainte qu'il ne parle, doit avoir une conſcience à l'abri de tout remords, & un front qui ne ſait plus rougir. Comment ſe décider à perdre un être qui nous a conduit au temple de la volupté? C'eſt une barbarie inconcevable, & à laquelle on ne croiroit pas, ſi l'on avoit ſur cela le témoignage d'une expérience trop ſouvent réitérée. Que d'hommes que madame de Polignac a produits dans un boudoir pour ſa Souveraine, & qu'on a fait paſſer de-là dans un cachot obſcur, ou dans un exil éloigné.

dre de ma discrétion ; & je ne vois qu'une injustice atroce à m'éloigner d'un lieu où je tenois par besoin & par état. Les menaces qu'on m'a faites, en me communiquant l'ordre de partir, ne m'ont point épouvanté. Je sais tout ce qu'on peut craindre des grands, lorsqu'on a joui de la triste gloire d'être choisis pour être les instrumens de leurs plaisirs ; mais je saurai me soustraire aux poursuites de la puissance vindicative ; & rien ne pourra m'empêcher de vous reprocher ma misere, & de vous dire avec autant de hardiesse que de vérité, que le plus grand fléau des états est une confidente des Princes, dont le talent est l'intrigue, & qui facilite à une Reine le chemin du crime, & fait taire dans son ame la voix de la délicatesse & le cri du devoir.

LETTRE

Du Supérieur-Général de Saint-Lazare, au Cardinal de Loménie.

AU début des Etats-Généraux, on peut prédire que les motions seront vives, & que le dénouement sera long à venir. *M. Necker* paroît plus affermi que jamais ; tous les yeux sont ouverts sur lui ; on espere tout de ses principes ; & il n'y a qu'une trame ourdie plus fortement que finement, qui puisse occasionner sa chûte. La Duchesse de Polignac, toujours l'amie du cœur, ou la femme du besoin, continue à dispenser la faveur, à mesure qu'elle en est trop accablée ; car il faut admirer sa prudence : elle ne donne jamais que ce qu'elle a de trop. On babille, cela ne l'étonne point ; on va jusques à crier, cela n'y fait rien ; c'est une roue en mouvement, il faut qu'elle

aille. Le Prince de Lambesc eſt venu me communiquer, il y a deux heures, les démarches qu'on va faire pour exécuter de grandes choſes ; notre maiſon ſera vraiſemblablement utile pour y recevoir des grains & des armes ; c'eſt l'abbé de Vermont, & l'amitié dont vous m'honoriez, qui me valent cette confiance du miniſtere, car le Prince n'eſt venu ici que comme envoyé. Il ne m'a pas l'air d'un grand politique ; ſon nom & ſon rang ſont tout ſon mérite. Il m'a parlé d'une conjuration ſourde, & dont les effets devoient être terribles. A l'eſquiſſe du tableau qu'il m'a crayonné, les Etats doivent être diſſous, & les députés preſque détruits, ou la nobleſſe eſt écraſée, & les Princes ſont obligés de fuir. C'eſt un ſyſtême digne du temps de ces fameuſes conjurations, que le génie inventoit, que la fermeté faiſoit entreprendre, & dont le ſuccès dépendoit du ſecret.

La haute cabale varie cependant un peu, & le Duc d'Orléans ſemble vouloir faire bande à part. La Reine & le Comte d'Artois, dirigés par leur Conſeil, ſont à la tête de tout ; c'eſt lui qui paſſe aujourd'hui pour faire l'office d'époux, & à coup ſûr il le fait mieux. Je félicite ſincérement votre Eminence d'être éloignée de cette Capitale, qui eſt ſur le point de devenir le théâtre de la guerre civile, le berceau du déſordre, & le tombeau de la proſpérité de la France.

LETTRE

Du Prince de Vaudemont, au Prince de Lambeſc, ſon frere.

JE crois pouvoir répondre de mon régiment dans toutes les circonſtances ; & le miniſtre peut faire partir ſes ordres. Obtenez ſeulement, ſi mon régiment marche, qu'il ſoit campé auprès du vôtre ; je m'en vais tout préparer pour un prochain départ, ſans cependant le faire entrevoir encore. La diſcipline ſera un peu relâchée, pour être mieux maître des individus. (1)

(1) C'eſt un abus que de croire pouvoir mieux gouverner le ſoldat, en relâchant la diſcipline. Il a l'idée du devoir ; & pour en faire ce qu'on veut, il faut le mener ſans fierté dans le chemin de l'honneur ; ſans injuſtice au cachot, & ſans condeſcendance à la liberté. Mais le Prince de Vaudemont, Meſtre de Camp, propriétaire des Dragons de Lorraine, étoit plutôt fait pour être en Normandie à la tête d'un troupeau de bœufs, que dans une ville de guerre, ou en campagne, à la tête d'un régiment. Ce prince n'a ni ſcience, ni délicateſſe ; c'eſt un être lourd, tant au moral qu'au phyſique.

BILLET

BILLET

De la Reine. (1)

QU'ON envoie promptement en Angleterre l'homme qu'on a choisi ; qu'on promette tout à cette femme, (*madame de la Motte*) & qu'on l'amene en France ; il y aura des ordres pour la recevoir & pour décider de son sort. Sur-tout qu'on éloigne d'elle toute défiance ; sans cela le coup pourroit manquer.

Je m'ennuie des retards qu'on oppose pour ce qu'on fait ; j'abandonne tout si l'on ne s'entend pas mieux. *M. Necker* m'ennuie encore plus que tout cela ; selon lui, il n'y a rien, il ne faut rien, & l'on ne peut rien avoir. Quelle diable de morale ce financier est-il venu nous prêcher ? Nous ménageons trop le plaisir pour que je sois contente ; aussi je baille à chaque instant. Qu'on opere donc la révolution, & qu'attend-on pour commencer ? Dites vîte ce qu'il faut dire ; je suis toute prête ; mais je n'aime pas à attendre.

LETTRE

De M. de Bezenval au Maréchal de Broglio.

IL est absolument essentiel, monsieur le Maréchal, que les Colonels des troupes qui avancerent sur la capitale, soient sûrs de leurs régimens ; il est aussi nécessaire que ces

(1) Ce billet écrit de la main de Sa Majesté existe sans adresse.

corps ne se doutent point de nos motifs ; c'est pourquoi l'ordre de donner ne doit leur être lâché qu'au moment même où il faudra donner. Son Altesse le Prince de Condé, m'a dit que tout alloit bien dans sa partie ; il m'a chargé de vous mander que Chantilli étoit garni en cas de besoin. Le moment approche, puisse le succès couronner notre œuvre !

LETTRE

Du Bailli de Crussol au Comte d'Artois.

JE ne sais point abuser *votre Altesse Royale*, je continue à croire & à lui dire que ce projet me semble entraîner de grands inconvéniens. Qu'on échoue, ou qu'on réussisse, il en résultera toujours de grands ravages. Je suppose qu'aujourd'hui on vienne à bout de détruire l'Assemblée Nationale, comment croit-on que les provinces recevront ce coup ? Suiveront-elles le torrent de la capitale ? Qui oseroit l'assurer ? Il y a bien du pour & du contre dans tout cela, Monseigneur ; quoi qu'il en arrive, *votre Altesse* me trouvera sans cesse dévoué à sa personne ; mais qu'elle ne perde pas de vue ce grand principe dans une forte conjuration, qu'il faut avoir l'assurance de la retraite, en cas que l'attaque soit défavorable. C'est donc à vous, monseigneur, à rassembler le plus de numéraire que vous pourrez, & à faire tenir prêt tout ce qui sera nécessaire pour fuir, si les circonstances exigent la fuite. Vous devez prévoir les plaintes qu'on formera, & les poursuites qu'on ne manquera pas de faire contre les moteurs de ce grand dessein ; s'il n'étoit pas suivi d'un heureux succès. Je vous l'avoue, j'eusse desiré voir un autre Prince à la tête de ce parti ; les

avantages ſelon moi n'équivallent pas aux dangers ; c'eſt une partie mal combinée, on y joue double contre ſimple. Je vois, ou la France à deux doigts de ſa perte, ou tous les princes, & une partie des grands Seigneurs livrés à la proſcription ; ce tableau n'eſt brillant d'aucun côté, & il eſt permis ſans foibleſſe de trembler ſur les événemens qui vont s'opérer.

LETTRE

De l'Abbé de Vermont à la Reine.

TOUT eſt bien, tout va le mieux du monde. Les choſes ſe trament dans le plus grand ſilence, & votre majeſté peut tout eſpérer. Les préparatifs avancent pour le jour de la grande ſcene ; il faudra un prologue à cette tragédie ; ce ſera l'exil de *M. Necker*, avec les ordres les plus précis pour ſe retirer ſans éclat, & les menaces les plus terribles, s'il donnoit de la publicité à ſa retraite. Paris une fois purgé de cette foule d'individus, dont le nombre ſeul eſt un obſtacle à tout, la terreur s'emparera de tous ces députés ſi fiers, & on les menera comme des agneaux à la boucherie. La Couronne reprendra ſon premier luſtre ; & les Rois de France ſe garderont bien déſormais de remettre leur puiſſance aux mains de leurs ſujets. (1)

(1) Si Louis XVI, en convoquant ſes états, eut vu les choſes ſe paſſer comme elles ſe ſont paſſées, il auroit ſans doute laiſſé à ſon ſucceſſeur le ſoin de travailler à cette convocation. Un homme abſolument impartial ſur-tout, qui ne ſeroit ni pour la démocratie, ni pour l'ariſtocratie, concluëroit peut-être que la France avoit beſoin de quel-

LETTRE

De la Reine à madame de Polignac.

LE premier branle eſt donné pour la chûte de notre grand économe, (*M. Necker*) & le moment où il tombera tout-à-fait, dépend de moi. On s'eſt mis cette nuit en droit de careſſer, & l'on s'eſt efforcé à donner des preuves de ſon amour ; ces preuves ont été petites ; cela ne m'a pas étonnée, j'y ſuis faite. C'étoit un poids énorme ; oh, que cela ſeroit un bon marteau ; il eſt dommage que le clou ne ſoit pas d'un fer aſſez trempé. Je ſors toujours d'auprès de lui dans un état de deſir qui me met tout en feu ; & je lui ſaurois gré des préludes, ſi j'avois ſur le champ de quoi achever..... Vous m'entendez. Adieu : ne laiſſez échapper aucune occaſion de me dire comment va la grande affaire.

ques réformes, mais que la maniere dont les Etats-Généraux s'y ſont pris, eſt plus contraire qu'avantageuſe à ſon bonheur. On a donné au peuple un eſprit d'indépendance qu'il ſera très-difficile de réprimer.

LETTRE

De M. le Prêtre (1) au Prince de Condé.

MONSEIGNEUR,

IL vient de s'offrir une circonſtance qui peut donner lieu à de triſtes refléxions & à de grands inconvéniens. Un léger châtiment qu'on a été forcé d'infliger à deux ſoldats, a occaſionné d'abord quelques murmures ; on a été enſuite juſqu'à ſe plaindre de la marche qu'on venoit de faire, & juſqu'à vouloir pénétrer les motifs. Ce ne ſeroit encore rien juſqu'ici ; mais on dit généralement & tout haut, que nous ne marchons vers Paris, que pour en détruire les habitans ; qu'on eſt François ; qu'on ſe moquera de l'ordre, & qu'on ne répandra jamais le ſang du citoyen. Ces cris qui ſe font entendre dans ce régiment, perceront bientôt dans les autres ; & le parti des Princes deviendra d'autant plus foible, qu'on ſe ſera appuyé ſur

(1) M. le Prêtre, ci-devant Major du régiment d'infanterie, Colonel-Général, & aujourd'hui Lieutenant-Colonel du régiment de Provence, eſt un de ces officiers à qui une fermeté inhumaine tient lieu de mérite. Il ne voit dans le ſoldat qu'un eſclave, & ſon art pour le conduire, eſt la priſon ou le baton. Cet officier eût fait ſur la côte de Guinée un excellent conducteur de negres ; il n'eſt dans ſon corps qu'un petit deſpote pour lequel on a un peu de crainte, & beaucoup de mépris.

des troupes qui refuferont le fervice. Il eft malheureux, Monfeigneur, que chaque foldat n'ait pas mes fentimens; dirigés par le même principe, nous volerions au même but, & nous parviendrions à la gloire, en courant à la vengeance.

LETTRE

De l'Abbé de Vermont, à la Ducheffe de Polignac.

TOUT eft perdu, Madame; courez vîte chez la Reine, & confervez affez de fang-froid pour qu'on ne s'apperçoive pas de la nouvelle trifte que vous allez apprendre. Paris eft dans ce moment dans la plus grande confufion; le tocfin fonne par-tout; par-tout on court aux armes; le coup eft fûrement manqué, & la mal-adreffe en appartient au Prince de Lambefc qui a précipité fes ordres, & qui vient encore de prouver qu'il n'eft bon à rien. Je ne peux vous en dire davantage; mais d'heure en heure vous recevrez un courier.

LETTRE

De la Reine à madame de Polignac.

JE fens comme vous, qu'il n'y a de remede pour l'inftant que dans la fuite; partez donc, & emportez mes regrets. Mettez de la célérité & l'incognito dans votre route; je ne vous oublierai jamais, voilà fur quoi vous pouvez compter. Quoiqu'abfente & éloignée, ne défefpérez de

rien ; nous ſommes abattus , mais non pas vaincus. La jeune Comteſſe reſte ici ; j'euſſe mieux aimé le mari que la femme. Sentez - vous combien je vais m'ennuyer ? Adieu , partez ; vous reviendrez , & vous me trouverez toujours.

LETTRE

De l'Abbé de Vermont à la Reine.

VOTRE Majeſté ne ſauroit ſe faire une idée des troubles momentanés ; c'eſt une choſe qui n'a pas d'exemples. Tout le monde eſt ſur pied , & juſqu'aux femmes & aux enfans , tout eſt armé. Il n'y a point d'imprécations qu'on ne vomiſſe contre vous , contre le Comte d'Artois , & contre les Princes ; il n'y a point de menaces qu'on ne faſſe contre vous tous ; c'eſt le jour de l'anarchie ; on ne connoît plus de pouvoir ; chacun n'écoute que ſes craintes , & ne ſuit que ſes reſſentimens. Si jamais l'effervescence alloit juſqu'aux pieds du trône , que le peuple vous forçât à vous montrer , paroiſſez ſans éclat , le Dauphin à la main ; & que ſur votre figure on voie un air de triſteſſe noble , qui puiſſe faire préſumer que vous ne trempiez en rien dans ce qui s'eſt paſſé. On eſpere encore beaucoup , & comme vous le deſirez , la révolution n'eſt pas abſolument manquée , elle n'eſt que reculée.

LETTRE

Du Supérieur de Saint-Lazare au Cardinal de Loménie.

JE vous écris, Monseigneur, sans savoir si j'existerai quand ma Lettre vous parviendra. Je ne fais point tomber mes craintes sur ces coups imprévus qui tiennent à la carriere des événemens. Tout roule sur le moment actuel ; & les choses sont au point, que le citoyen le moins répandu ne peut pas répondre de son existence, ne sortît-il même pas de sa maison. Toute la Capitale est en combustion ; on n'entend plus parler que de fuyards, de proscrits & de victimes ; cette ville n'est plus qu'un échaffaud ; on y va ou l'on y mene. Les grands ressorts de la machine se sont rompus, & la montre est filée, avant que l'heure ait sonné. Une tête chaude sans principe, sans talent, a gâté tout l'ouvrage. Le Prince de Lambesc s'est pressé & a tout perdu. Vous connoissez le plan de la révolution ; l'abbé de Vermont vous en avoit fait part. Rien n'étoit mieux concerté ; & Paris, sans s'en douter, étoit bien près de sa ruine. Déjà la Reine se complaisoit dans les événemens, & replaçoit auprès d'elle ces illustres favoris, que la nécessité en avoit éloignés. On a soupçonné d'abord les premiers acteurs de la tragédie qui se préparoit ; on est tombé ensuite sur des seconds rôles ; & ceux-ci ont été sacrifiés aux premiers. (1) Il s'est commis ici

(1) C'est un fait certain, & que tout le monde ne connoît peut-être pas encore, que M. de Launai, MM. Foulon & Flesselles, ont été égorgés & mutilés avant

de

des horreurs dont les Tartares même ne feroient pas fufceptibles, & vous en trouverez le détail ci-joint ; & vous en frémirez, & vous jugerez par où l'on peut finir après un tel début.

Tous nos Princes & le corps de la cabale font partis, le Duc d'Orléans feul eft refté ; & fon confeil qui eft fin, & rempli pour lui de vues ambitieufes, ne tend qu'à lui mettre la couronne fur la tête. *Monfieur* paroît garder la neutralité dans tous ces troubles ; en effet c'eft un homme neutre ; & chaque cabalé le regardera toujours comme tel. L'Affemblée nationale frémit, & ne laiffe pas cependant que de difcuter toujours : on aura bien de la peine à porter la paix dans un royaume où les fcenes du jour préfagent la plus complette fédition. C'eft du fang qu'on veut, qu'on demande, & c'eft du fang qu'il faudra.

Aujourd'hui qu'on eft un peu moins troublé, on fe releve de fa chûte, & l'on croit être encore poffeffeur du fond de la boîte à Pandore. Le Roi veut tout ce qu'on veut, & fera ce qu'on le fera. La Cour eft déferte, comme vous vous l'imaginez bien ; le minifere a changé & rechangé dans l'inftant. Enfin, Monfeigneur, rien n'eft ftable ici ; les promenades & les cours publics ne font remplis que de gens près à faire le métier de bourreaux ; & les rues ne font pavées que des liftes des profcrits. Le fiecle des *Catilina* & des *Céfars* offroit moins d'horreurs. O ma patrie ! quel eft donc le deftin qui t'attend !...

d'être entendus, parce que leur propre parti, craignant qu'ils ne dévoilaffent tout, avoit prodigué l'or pour preffer leur fupplice. On a diftribué plus d'un million les jours de ces expéditions ; ainfi qu'on ferve bien les Princes, en voilà la reconnoiffance.

Sauvons-nous dans la mêlée : cherchons à connoître le parti le plus fort pour nous y mettre, & attendons tout du bonheur & du temps.

CONCLUSION.

NOUS eussions pu augmenter ce recueil de plusieurs autres Lettres intéressantes qui nous restent à publier ; mais nous les réservons pour venir à la preuve de quelques anecdotes, dont nous ornerons la vie de Mde de Polignac, à laquelle nous travaillons. Cette vie sera écrite avec cette sincérité & cette bonne foi qui dénotent un historien instruit des faits qu'il raconte. La Duchesse qui ne sauroit nous méconnoître à la publicité de ces Lettres, sait mieux que personne, que sa vie nous est connue ; nous la menerons de l'enfance à l'adolescence, & de la jeunesse à l'époque où elle est. Peut-être serons-nous alors obligés de nous nommer, parce que notre existence a tenu quelque temps à celle des êtres dont nous détaillerons la conduite ; nous irons plus loin, nous avouerons que nous méritons bien le sort auquel on nous a livrés : le malheur & la honte devroient toujours être le partage de ces hommes mercénaires, dont les grands se servent pour leurs plaisirs ; cette justice en diminueroit peut-être le nombre. Nous vivons maintenant tranquilles au fond d'un royaume libre, où l'homme a le droit de penser & d'écrire ; nous avions dans notre porte-feuille les copies ou les originaux des lettres que nous publions ; & nous avons cru donner un ouvrage intéressant au public, en

les livrant à l'impreſſion. Madame de Polignac & Mr l'Abbé de Vermont ſur-tout, n'auront jamais la hardieſſe d'en récuſer la vérité ; car s'ils pouſſoient juſques-là l'impudence, nous ſerions aſſez fermes pour aller dépoſer leur ſignature dans le greffe qu'on indiqueroit.



A AVIGNON CH